



OTHERKIN

EPISODE 1: CHASSEURS

Seul le vent d'octobre arpentait encore les rues de Talensac à cette heure de la nuit. Mugissant dans les branches dénudées des arbres bordant les trottoirs, il soulevait de loin en loin quelques feuilles aux tons ambrés. Située à vingt kilomètres à l'ouest de Rennes, Talensac était une petite ville sans histoires. En surface du moins. L'expérience m'avait appris que les apparences sont souvent trompeuses. Surtout la nuit.

Le quartier où j'avais garé la voiture, un 4x4 Volkswagen noir, était calme. C'était un lotissement comme on en trouve dans toutes les villes de nos jours. Les maisons étaient toutes plus ou moins construites sur le même modèle : murs en crépis beige sale, portes et fenêtres en plastique blanc, toits en ardoise. La majorité possédaient un étage et un garage, mais seuls les plus chanceux avaient un petit jardin. Ça devait être un quartier agréable la journée, du moins c'est ce que je supposais.

Sauf que pour le moment tous ces chefs-d'œuvre de l'architecture moderne étaient plongés dans l'obscurité. Les lampadaires, derniers remparts du péquin moyen contre les ténèbres, n'étaient plus allumés. Tous les honnêtes citoyens étaient gentiment allés se coucher, afin d'être en forme pour partir bosser le lendemain. Tous sauf un. L'enfoiré que je m'apprêtais à éliminer.

Je m'étais placé à bonne distance de sa maison. Suffisamment pour pouvoir l'observer sans qu'il me repère. A l'étage, à travers les rideaux de la pièce la plus à gauche, je voyais filtrer la lumière d'un écran. Probablement la chambre du gars. Qui foutrait son salon à l'étage ?

Je tirais une bouffée sur mon cigare puis recrachais la fumée par la vitre entrouverte avant de tourner la tête vers la jeune fille assise sur le siège passager. Léa, ma coéquipière. A peine vingt ans,

une tignasse ébouriffée sauvagement teinte en rose fluo, un jean délavé, une veste à capuche kaki, un t-shirt blanc moulant sa poitrine généreuse et pour finir le tableau une paire de converses à paillettes.

Les deux mains délicatement posées sur le clavier de son ordinateur portable, elle fixait l'écran d'un regard vide, respirant lentement, comme si elle était plongée dans une sorte de transe. En fait elle était en train d'épier les conversations MSN de l'autre salopard. Son corps était là, assis à côté de moi, mais son esprit lui était en train de vagabonder à travers le réseau comme un feu-follet virtuel. Pirater un ordinateur sans faire le moindre mouvement, juste avec son esprit, est assez facile quand on est une technomancienne.

Collez un hacker de génie au lit avec une sorcière bien puissante, et tada ! Vous obtenez Léa. Une sorcière dont la magie s'exprime à travers la technologie. Alors que les mages traditionnels tirent leurs pouvoirs de la nature, les technomanciens eux sont shootés à l'électricité et aux méga-octets. Elle ne sait pas faire de philtre d'amour mais peut vous piller un distributeur de billet en moins d'une minute. Ce qui produit exactement le même effet sur le genre de fille que je fréquente. Malheureusement pour moi, Léa est du genre honnête. Karma et compagnie. Elle tient ça de sa mère, tout comme sa beauté à faire damner un pape.

– Alors ? lui demandais-je.

Elle resta sans bouger un instant, puis poussa un long soupir et cligna des yeux en secouant doucement la tête. Ce genre d'exercice est mentalement assez fatigant.

– C'est bien lui, me répondit-elle enfin.

– T'es sûre ?

– Ouais, soufflât-elle un peu agacé par mon insistance. Il essaie de cacher son IP avec un soft rudimentaire. Sont vraiment pas doué chez les keufs...

J'éteignis mon cigare et le posais ensuite sur le tableau de bord. Au prix où sont ces trucs, j'allai sûrement pas le balancer comme une vulgaire clope. Je passais ensuite la main sous mon siège à la recherche de mon flingue. Un bon vieux Glock-17, une valeur sûre. L'arme en main, j'ouvrais la portière et scrutais rapidement les alentours. Mieux valait éviter qu'un passant me voit sortir la grosse artillerie. Personne en vue. Parfait !

Tout en me dirigeant vers le coffre de la voiture, je soulevais mon blouson en cuir et glissais le Glock entre mes reins et mon jean. Une paire de rangers et un t-shirt noir complétaient ma tenue. Une rafale de vent froid s'enroula autour de moi tel un serpent invisible. Sur le trottoir, un tas de feuilles s'éleva en une folle farandole avant de retomber quelques mètres plus loin. Bien que je ne sois pas d'un naturel frileux, un léger frisson me parcouru l'échine. Pas bon signe ça.

Parvenu à l'arrière, je sortais ma mini lampe torche de la poche intérieure de mon blouson et ouvris le coffre sans ménagement. Le faisceau lumineux éclaira tout le bric à brac qui se

trouvait dedans. D'un geste vif, je dégageais rapidement les objets qui recouvraient le petit panneau en bois dissimulant le double-fond et le soulevais. Le fusil à pompe était là, au milieu de mes autres outils de travail : couteaux, pieux, barre de fer, sel et amulettes diverses. Le kit du parfait chasseur.

Oui, vous avez bien compris. C'est ce que je suis, un chasseur. Mais attention, ce que je chasse est un peu plus costaud qu'un perdreau. Mon gibier à moi ce sont ces créatures que les gens croient imaginaires et qu'ils côtoient pourtant chaque jours de leur vie, sans même s'en rendre compte. Enfin, je ne les chasse pas toutes. Seulement celles qui déconnet et s'en prennent aux humains. Comme le gars dans la maison là-bas. Je ne savais pas encore quel genre de créature s'était. En fait je n'étais sûre que d'une chose le concernant : il était responsable de la disparation, et probablement de la mort, de plusieurs enfants.

Il s'était cru assez malin pour tuer des mômes sans se faire prendre, mais c'était sans compter sur les talents de Léa. En six mois ce salopard avait déjà tué quatre gosses, tous habitant dans des villes de la région et sans liens apparents entre eux. Il avait été suffisamment rusé pour faire passer les trois premiers meurtres pour des fugues. La police avait tout gobé bien sur. Manque de bol pour lui le quatrième gamin avait réussi à envoyé un appel à l'aide avec son téléphone portable. Un message court où il suppliait qu'on le sauve du «monstre». Puis plus rien, aucune nouvelle de lui depuis. L'affaire avait bien fini par surgir sur le net, mais personne ou presque n'y avait prêter attention. Juste un énième fait divers noyé dans une mer d'informations numériques.

Le tueur aurait surement pu continuer tranquillement sa macabre besogne au bout de quelques jours, si Léa n'avait pas programmé son ordinateur pour lui remonter ce genre de faits divers. Le mot «monstre» prends une toute autre ampleur quand on est un chasseur. C'est comme ça que nous avons commencés à traquer cet enfoiré. Grâce à une petite visite dans l'ordinateur de la dernière victime, Léa avait pu suivre sa piste sur le réseau et le relier aux trois autres disparitions. Nous avons rapidement compris qu'il chassait ses proies sur internet en se faisant passer pour un ado. Quel genre de créature pouvait bien avoir eu l'idée de copier les méthodes des pédophiles ? Putain de taré !

J'agrippais le fusil et d'un geste sec fit coulisser la garde, chargeant la première cartouche. Je refermais ensuite le coffre et retournais jusqu'à la portière toujours ouverte.

– Tu bouges pas de là, lançais-je à Léa en passant rapidement la tête dans l'habitacle de la voiture avant de claquer la portière.

J'aperçus vaguement sa moue de mécontentement mais ne m'y attardais pas. Pas question de la mettre en danger. Je me dirigeais alors vers la maison en longeant le trottoir. Le fusil le long de la jambe, j'essayais de me faire le plus discret possible. Ce qui n'est pas toujours facile quand on fait un mètre quatre-vingt cinq et qu'on a un physique de catcheur. Par contre ça aide bien pour draguer les filles, j'avoue.

Parvenu à hauteur de la maison je m'immobilisais un instant et lançais quelques coups d'œil par-ci par là, on ne sait jamais. Toujours pas âme qui vive. Je traversais rapidement la route et me retrouvais devant la maison. Une Clio verte, que je supposais être la voiture de mon tueur, était garée le long du trottoir. Je jetais un coup d'œil rapide à la boîte aux lettres. L'étiquette en papier jaunie indiquait «M. Hourdon». C'était bien le nom, ou plus probablement le pseudo, de mon tueur. Cool, je n'aurais pas aimé faire irruption l'arme au poing chez des innocents.

Je m'approchais discrètement de la porte en plastique blanc puis tendis l'oreille. Aucun bruit ne me parvint, renforçant ma conviction que Hourdon se trouvait à l'étage. J'essayais de tourner la poignée. Fermée bien sur. A quoi tu t'attendais Sven ? Les tueurs d'enfants font rarement des opérations portes ouvertes. Pas question de crocheter la serrure et encore moins d'enfoncer la porte.

La première option nécessitait un doigté que je n'ai pas et la seconde était le meilleur moyen pour ameuter les voisins. Pourtant il allait bien falloir que je rentre si je voulais lui régler son compte. Faire le tour de la maison à la recherche d'une autre entrée me sembla alors la meilleure chose à faire.

Mon fusil toujours collé contre ma jambe, je m'éloignais en essayant de faire le moins de bruit possible. Je n'avais pas fait trois pas que la porte s'ouvrit brusquement. Un homme de taille moyenne, vêtu d'une robe de chambre vert pomme et tenant un sac poubelle à la main apparut dans l'encadrement. Un peu frêle, les cheveux bruns gominés, des lunettes rondes sur le nez. Pas trop le genre de gars que je m'attendais à trouver là.

Je ne sais pas qui fut le plus surpris de nous deux. Lui, qui s'apprêtait à sortir sa poubelle et tomber nez à nez avec un gars armé jusqu'aux dents, ou moi qui découvrais que mon tueur ressemblait plus à un guichetier de banque qu'à la brute sanguinaire que je m'étais imaginée. Nous restâmes là, à nous dévisager mutuellement pendant plusieurs fractions de secondes.

Puis les choses se précipitèrent. Comprenant mes intentions à son égard, l'homme choisit d'attaquer le premier. Il me balança son sac poubelle à la figure pour faire diversion et referma prestement la porte. J'esquivai le sac sans trop de difficulté. Rock'n'roll baby, la fête venait de commencer !

Je me tournais vers la voiture tout en sortant mon téléphone portable de ma poche avant de l'agiter à l'intention de Léa. Si elle avait compris le message, toutes les lignes de téléphone du quartier seraient hors-service d'ici moins de cinq minutes. Dans le cas contraire il fallait s'attendre à voir la police débarquer sous peu. Mais je n'avais pas le temps de m'en soucier. Je remis en hâte le portable dans ma poche et levais le canon du fusil vers la porte. Tenant l'arme fermement de mes deux mains, j'appuyais sur la détente. La détonation brisa le silence nocturne en mille échos qui se propagèrent dans le voisinage comme un vol de corbeau. Sous l'impact de mon tir la serrure explosa et le battant s'entrouvrit. J'actionnais à nouveau la garde du fusil pour charger une nouvelle cartouche puis sans attendre me précipitais à l'intérieur.

Je me retrouvais dans ce qui me paru être le salon. La maison était plongée dans l'obscurité. La pièce était dotée d'une seule fenêtre et je n'arrivais que vaguement à distinguer les meubles autour de moi. Un instant je songeais à sortir ma lampe torche, mais me ravisais aussitôt. Autant me balader avec un néon «VISE ICI» pour faciliter la tâche au binoclard.

Pour le peu que j'arrivais à en voir l'endroit était meublé sobrement, comme si l'occupant de la maison venait d'emménager récemment. Ou bien comme s'il prévoyait de déménager prochainement. Et bien sur pas la moindre trace de Hourdon. Tueur d'enfants et lâche en plus de ça. Quelque part ça se rejoint vous me direz. Sur la gauche du salon se trouvaient un canapé, une table et quelques chaises. A ma droite j'aperçus une petite étagère presque vide sur laquelle étaient négligemment posés quelques livres. L'espace d'une seconde je me demandais quels genres de lectures pouvait bien avoir un mec capable de tuer un gosse de sang-froid. Je suis comme ça, quand je suis stressé je me pose toujours des questions stupides.

Je restais immobile quelques instant, à l'affût du moindre bruit qui trahirait la présence du binoclard. Peu à peu, mes yeux commencèrent à s'habituer à l'obscurité du lieu. Soudain je remarquais sur l'étagère la base d'un téléphone sans fil. Uniquement la base.

De l'autre coté du salon je distinguais une porte entrouverte qui donnait sur ce qui me sembla être la cuisine. Un escalier montant à l'étage se trouvait sur ma gauche. Bizarrement les gens en danger ont tendance à vouloir se réfugier en hauteur quand ils se trouvent acculés dans un bâtiment. Partant de ce constat j'allais opter pour l'escalier quand soudain une voix nasillarde se fit entendre dans la cuisine :

– Oui... Venez vite, je suis au... Allo ? Allo ?

Bien joué Léa. Braquant mon fusil dans la direction de la cuisine, j'avançais à pas prudents. Attentif au moindre bruit, au moindre mouvement. Si cet enfoiré ne montrait ne serait-ce qu'un orteil, j'en ferais de la bouillie. Le sol du salon était recouvert d'un carrelage bon marché qui tentait vainement d'imiter le marbre. A chaque pas je posais le pied avec précaution afin d'éviter que mes semelles de caoutchouc ne fassent trop de bruit. Parvenu devant la porte, je plaquais le bout du canon de mon fusil dessus et la poussais légèrement. Elle s'ouvrit sans un bruit sur une cuisine des plus classiques. Un évier, un frigidaire et une cuisinière. Toujours pas de binoclard en vue.

Je scrutais rapidement l'endroit et remarquais un détail que me fit sourire. L'une des portes du meuble se trouvant sous l'évier était légèrement ouverte. Ce gars devait être nul à cache-cache. Je m'avançais vers l'évier à pas de loup. J'avais à peine franchi le seuil de la cuisine que je sentis la porte se refermer derrière moi. Avant que je ne puisse faire le moindre mouvement, quelque chose m'agrippa par le blouson et me projeta dans les airs. Je percutais le mur de la cuisine avec une telle force que je faillis passer à travers.

La violence du choc me coupa le souffle et je retombais sur le carrelage dans un nuage de

poussière de plâtre. Totalemment sonné, je lâchais mon fusil qui glissa au milieu de la cuisine. J'avais l'impression d'avoir été percuté par un bus. Autour de moi la cuisine vacilla. C'était officiel, ce salaud n'était pas totalement humain. Aucun homme normal n'aurait pu projeter mes quatre-vingt dix kilos de muscles avec une telle force. Le choc que je venais de subir aurait mis K.O. quasiment n'importe qui.

Moi, j'avais juste une migraine à se tirer une balle dans la tronche et l'impression que chacun des muscles de mon dos était en feu. Cet enfoiré avait gagné le premier round, mais pas le match. J'ai également mes petits secrets et il allait devoir faire mieux que ça pour m'empêcher de lui régler son compte. Tout en me maudissant intérieurement de m'être fait berner ainsi, je pris appui sur mes bras et tentais de me remettre debout. Autour de moi la cuisine se mit à tourner comme si j'avais pris une cuite d'enfer. Mon équilibre décida que c'était trop pour lui et m'abandonna, me laissant choir de nouveau sur le carrelage.

Hourdon s'approcha lentement de moi. Sa robe de chambre était à présent ouverte, laissant apparaître son corps chétif et flasque uniquement vêtu d'un caleçon. Un spectacle peu ragoûtant, qu'heureusement mon état et le manque de lumière m'empêchèrent d'appréhender complètement. De l'une de ses poches dépassait le combiné du téléphone sans fil. Le tueur en robe de chambre fit quelques pas de plus et j'aperçus le hachoir qu'il tenait de sa main gauche. J'eus soudain la sensation d'être un poisson agonisant sur la planche à découper d'un cuisinier japonais. Ce taré semblait bien décidé à me transformer en sushi.

J'avais peu de temps pour sauver ma peau. L'autre sadique n'était plus qu'à quelques pas de moi et ne tarderai pas à abattre son hachoir. Je tentai une nouvelle fois de me relever, mais j'avais à peine décollé mon corps du carrelage que la cuisine se remis à tourner. Je parvins tout de même à me mettre à genoux, les mains à plat sur le sol. Mes cotes me faisaient un mal de chien et j'avais l'impression que ma tête allait exploser. L'idée d'attraper mon Glock me vint à l'esprit, mais j'en fus incapable. Je n'arrivais tout simplement pas à bouger une main, persuadé que si je le faisais j'allais à nouveau m'écrouler sur le sol. En bref, j'étais grave dans la merde.

– *Je peux t'aider peut-être ?* demanda une voix roque et pleine de sagesse.

Le binoclard fit un pas de plus vers moi, comme s'il n'avait rien entendu. Normal puisque c'était le cas. J'étais le seul à avoir entendu la voix et je le savais parfaitement.

– *Ça t'éclate hein Drig ?* répondis-je mentalement.

– *Je crois que pour le moment c'est plutôt toi qu'on...* «éclate», comme tu dis, me rétorqua la voix avec un petit accent moqueur.

Mesdames et messieurs, je vous présente Drighenwarlf, mon colocataire. C'est un dragon. Enfin là il ne reste plus que son âme. Lui et moi partageons mon corps depuis mon adolescence. Ce qui fait de moi ce qu'on appelle un otherkin. Un humain un peu plus qu'humain. D'un point de vue physiologique je suis comme n'importe qui. Sauf que je porte

en moi l'âme d'une créature magique. C'est une sorte de symbiose mystique en quelque sorte. Ce qui me donne certains avantages. Je vieillis moins vite et mes capacités physiques sont légèrement au-delà de l'humain. Les vieux otherkin, eux, sont tellement en harmonie avec l'âme de la créature qui les habite, qu'ils finissent par obtenir une partie de ses pouvoirs. Ce qui hélas, n'est pas mon cas.

- *Allons Sven ! Ressaisi toi !* me lança Drig.
- *Je voudrais t'y voir ! Ce gars à une force de troll !*
- *D'ogre*, me corrigea le dragon.
- *Quoi ?*
- *Le symbiote de cet homme. Ce n'est pas un troll, mais un ogre.*

Génial ! Le binoclard chétif était en couple avec un mangeur de chaire humaine ayant une nette préférence pour les enfants. En l'espace d'une seconde le puzzle se mit en place dans ma tête et je compris ce qu'il avait fait des gosses disparus. Ce taré les avaient bouffés !

Sous le coup de la colère je senti un afflux d'adrénaline se propager en moi, ce qui dissipa un peu mes vertiges. Je remarquais alors qu'Hourdon se tenait juste à côté de moi, son hachoir levé bien haut, prêt à s'abattre sur mon cou. Sans attendre je plongeais vers l'avant et roulais sur le carrelage avant de me redresser d'un bond. Je regrettais aussitôt mon acrobatie, mais fit de mon mieux pour rester debout malgré tout. Me voir si vite sur pieds dut surprendre le binoclard car il s'immobilisa aussitôt. Je ne parvenais pas à voir clairement son visage dans l'obscurité ambiante, mais j'aurais parié une tournée générale qu'une lueur d'hésitation venait de traverser son regard. Surprise ducon !

La perspective de servir de repas à un ogre ne m'enchantant pas plus que ça, je profitais de ce bref répit pour passer ma main dans mon dos et dégainer le Glock.

- Je vais te bouffer vivant, me lança-t-il de sa petite voie aiguë.
- Pas dans cette vie mon pote, répliquais-je du tac au tac.

J'appuyais alors sur la détente sans autre sommation. La balle toucha le binoclard à l'abdomen et il recula de quelques pas, en hurlant de douleur. J'entendis à peine le bruit métallique du hachoir heurtant le carrelage, couvert par celui de la détonation qui avait empli la cuisine et vibrait encore à mes oreilles.

Je m'apprêtais à faire feu une seconde fois, lorsque le gars releva la tête vers moi. L'expression de son visage n'était plus que haine. Ses traits déformés lui donnaient un aspect à la fois grotesque et effroyable. L'espace d'une seconde il me fixa de ses yeux injectés de sang. Un regard qui me promettait des tourments sans fin s'il me mettait la main dessus. Ce n'était pas le premier otherkin à me jeter ce regard là, mais je dois reconnaître qu'il était plutôt convainquant. Puis sans crier gare, il agrippa le réfrigérateur à pleines mains et le projeta dans ma direction.

D'un bond je me jetais sur le côté, tandis que l'appareil venait pulvériser la fenêtre de la cuisine avec fracas. Dès que je touchais le sol, j'effectuais une roulade et me remis sur mes pieds dans la foulée, tel un ressort. Une fois de plus, mes réflexes hors normes m'avaient sauvé la mise. Braquant le glock devant moi, je me préparais à en finir avec le binoclard. Malheureusement je me retrouvais devant une cuisine vide.

Merde ! Ce salopard en avait profité pour s'enfuir ! Je me précipitais hors de la cuisine, en ramassant le fusil au passage.

– *Prend garde Sven ! me conseilla Drig. Cet otherkin est dangereux. Résister ainsi à une blessure par balle implique un lien ancien et puissant avec son symbiote.*

Pas faux. L'avantage d'être le porteur d'un dragon, c'est que ces bestioles sont des encyclopédies vivantes du monde occulte. Vachement pratique dans mon boulot.

Redoutant une nouvelle attaque surprise, je scrutais rapidement le salon. Mon agresseur semblait avoir quitté les lieux. Cependant l'absence quasi totale de lumière ne jouait pas vraiment à mon avantage. Hourdon pouvait s'être caché n'importe où, attendant le bon moment pour me tomber dessus à nouveau. Essayant de faire abstraction de mon cœur battant la chamade et de mon équilibre pas encore totalement opérationnel, je m'avançais de quelques pas. Parvenu au milieu du salon j'étais toujours vivant. Un bon début. Soudain un bruit attira mon attention à l'étage. Visiblement ma théorie sur le besoin de prendre de la hauteur en cas de danger fonctionnait aussi pour les ogres.

Je glissais sommairement le flingue dans mon dos et pris fermement le fusil à deux mains avant de franchir les quelques mètres qui me séparait encore de l'escalier. Le canon braqué vers l'étage je commençais à gravir les marches, prenant soin de toujours garder le palier en ligne de mire. Plongé dans l'obscurité avec un sens de l'équilibre en service minimum, je failli me vautrer à deux reprises. Malgré ça je parvins tout de même à l'étage en moins d'une minute. La lumière tamisé d'un écran, probablement celle que j'avais aperçu de l'extérieur, filtrait sous la porte d'une pièce situé au fond du couloir. Le fusil toujours en joue, je m'avançais. Le stress me fit presque oublier la douleur qui me parcourait le flanc. Je traversais le couloir à pas lent et m'immobilisais devant ce que je supposais être une chambre. La scène me donna une impression de déjà vu. Je me retrouvais dans la même situation que lorsque j'avais pénétré dans la cuisine. Cette fois pas question de laisser Hourdon me prendre par surprise. Je levais le pied, flanquais un coup sec dans la porte et me ruais dans la pièce.

C'était effectivement une chambre, avec une déco toute aussi minimaliste que le salon. Un lit à peine fait, un petit bureau dont l'unique tiroir était ouvert et une chaise en plastique blanc made in Ikea. La fenêtre, situé en face de moi, était à présent ouverte, laissant le vent froid s'engouffrait dans la pièce. Et bien sur pas de binoclard. L'ordinateur portable d'Hourdon était pausé sur le bureau, son MSN encore connecté. Je ne pu m'empêcher d'y jeter un coup d'œil vite fait. D'après ce que je vis il était en train de discuter avec une gamine, qui elle pensait avoir affaire à un ado répondant au pseudo de « SuperKev ». Elle ne le saurait probablement

jamais, mais Léa et moi venions de lui éviter de finir en cheeseburger pour ogre.

J'observai la pièce un instant. Quelque chose ne collait pas. Hourdon n'était pas monté jusqu'ici, avec une balle dans le bide, juste pour le plaisir de faire un saut de plus de 2 mètres de haut par la fenêtre de sa chambre. Il devait y avoir autre chose. Je crois que je vais utiliser le coup de fil à un ami Jean-Pierre.

- T'en pense quoi Drig ?
- *Il s'est enfui*, déclara le dragon avec le plus grand sérieux.
- Non, sans déconner ! rétorquai-je avec une ironie grinçante.

En général je dialogue avec mon colocataire draconique par la pensée, mais parfois quand la situation me gonfle vraiment je m'adresse à lui à voix haute. Quand ça m'arrive les gens me prennent souvent pour un malade qui se parle tout seul. Cependant ils viennent rarement me le dire en face. L'humain moyen évite les barjots, surtout quand ceux-ci sont taillés comme une armoire à glace.

- Ma question c'était : pourquoi sauter par la fenêtre alors qu'il pouvait fuir par la porte ?
- *Surement pour récupérer quelque chose dans ce tiroir ouvert...*, me répondit Drig avec son air de majordome anglais qui vous prend pour une quiche.

Je déteste quand il fait ça, et encore plus quand il a raison. Ce qui est le cas la plus part du temps. Un bruit de moteur se fit soudain entendre dans la rue. Je m'approchais rapidement de la fenêtre, juste à temps pour voir Hourdon s'enfuir au volant de la Clio verte que j'avais vu garé devant chez lui. Avec mes côtes qui me faisaient souffrir, ça me donnais deux raison d'être en rogne. J'en eu vite une troisième.

Les maisons de quelques voisins, probablement réveillés par les coups de feu, étaient à présent éclairées. Mieux valait ne pas trainer dans le coin. Je redescendis les escaliers aussi vite que mon état me le permit et fonçai vers la porte principale. Une fois dehors j'aperçus Léa au volant du 4x4, moteur en marche, qui m'attendait juste devant la maison. Je m'engouffrais en hâte à l'arrière de la bagnole et elle démarra en trombe.

Tandis que je me faufilais tant bien que mal sur le siège passager, la voiture filait à vive allure, flirtant dangereusement avec l'excès de vitesse. Nous avions déjà quitté le quartier du binoclard et roulions à présent dans la rue principale de Talensac. Alors que le reste de la ville était plongée dans l'obscurité, ici quelques lampadaires vieillissants éclairaient les trottoirs déserts, tels des ilots de lumière dans les ténèbres de cette nuit d'octobre. Les mains crispées sur le volant, Léa fixait la route avec intensité. Les phares de la Clio nous précédaient d'une cinquantaine de mètres.

- Le lâche pas, dis-je à Léa.
- T'inquiète, ça risque pas d'arriver.

Tant mieux. J'étais bien décidé à mettre la main sur ce putain d'ogre et à l'empêcher de

nuire. Définitivement.

Je me tournais pour attraper le fusil à pompe que j'avais balancé sur la banquette arrière, juste à côté de l'ordinateur de Léa. A l'aide d'une couverture négligemment posé là, je le camouflais du mieux possible en attendant de pouvoir le remettre dans le double fond du coffre. Mon artillerie dissimulée aux yeux indiscrets, j'essayais de retrouver une position confortable sur le siège passager puis bouclais ma ceinture.

Nous dépassâmes bientôt le panneau indiquant que nous quittions Talensac. De part et d'autre de la chaussée s'étendaient des champs, non cultivés à cette époque de l'année. Dans le ciel ne brillait plus qu'un fin croissant de lune noyé dans les nuages.

Devant nous les phares de la Clio dansaient comme deux lucioles électriques au grès des courbes de la route. Nous gagnions du terrain à chaque seconde, la voiture de Hourdon n'étant pas aussi rapide que notre 4x4. A ce train là cet enfoiré serait à moi dans moins d'une minute.

Le mystère du tiroir ouvert me revint subitement à l'esprit. Quoi que Hourdon soit allé chercher dans la chambre, ça devait être sacrement important. On ne s'amuse pas à sauter de l'étage d'une maison avec un balles dans le buffet juste pour récupérer le dernier numéro de Playboy. Quoi que si la playmate du mois est vraiment mignonne...

– Putain ! s'exclama soudain Léa tout en pillant net, me tirant subitement de mes pensées.

La voiture s'immobilisa dans un crissement de pneus. Je sentis la ceinture de sécurité me compresser la poitrine et mes côtes meurtries protestèrent fermement contre ce traitement de choc. J'eus juste le temps d'apercevoir la Clio à quelques mètres devant nous, immobilisé en travers de la route avant de remarquer la forme vaguement carré qui voler vers nous à pleine vitesse. Dans un réflexe commun, Léa et moi nous baissâmes pour nous protéger de l'explosion imminente du pare-brise. Une demi seconde plus tard le panneau de verre vola en éclats.

Nous restâmes allongés un instant. Histoire de s'assurer que plus rien n'aller venir percuter la voiture. Nous avions des éclats de verre plein les cheveux et le levier de vitesse m'appuyait douloureusement sur le flanc. Je fus le premier à me redresser, découvrant la portière verte encastré dans mon pare-brise. C'est à ce moment que je compris qu'Hourdon ne reculerait vraiment devant rien pour sauver sa peau.

Léa se releva à son tour, secouant sa tignasse rose pour en faire tomber les éclats de verre. Je l'interrogeais du regard et elle me fit comprendre qu'elle allait bien d'un signe de la tête. Rassuré, j'ouvris ma portière sans attendre et sorti du véhicule en dégainant le Glock. Le deuxième round était sur le point de commencer.

A SUIVRE . . .

PROCHAIN EPISODE : LE PRIX DU SANG.